

province et si je réussis dans mes projets, je vous rembourserai *illico* et nous ne manquerons plus jamais de rien.

Césarine aurait bien voulu savoir en quoi consistait cette "affaire sérieuse, cette riche affaire".

Elle demanda timidement :

— Madame est-elle avertie ?

— Cela ne la regarde pas.

— Oh ! si, monsieur Jacques, du moment qu'il s'agit de votre bonheur. Et puis, Madame aurait tant besoin d'un peu de satisfaction !

La physionomie de Jacques s'assombrit soudain.

— Apportez-moi vos deux cents francs, dit-il, et faites-moi le plaisir de ne jamais me parler de Madame.

Césarine s'exécuta.

Comme elle essayait une larme en lui remettant les deux cents francs :

— Est-ce que vous croyez cet argent perdu pour vous ? lui demanda-t-il.

— Non, monsieur Jacques, et quand même ! Ça me serait bien égal, allez ! Ce qui me fait du chagrin, c'est de voir que vous ne vous accordez plus avec Madame, qui est si bonne. Vous la tuez, cette pauvre créature du bon Dieu, et vous tuez votre enfant du même coup.

— Et vous, la vieille, s'écria Jacques hors de lui, vous m'assassinez les oreilles !

Le soir même, il partait pour Châteauroux, à la conquête d'une mère !

### XXX

#### CHEZ MADAME DE FALLIÈRE

Lucile suivait les cours de peinture d'un de nos maîtres les plus en renom.

Elle y rencontra Rose, la fille adoptive de Mme Petitot, et ne tarda pas à se lier avec elle, bien que leurs natures fussent si différentes.

Autant Lucile était vive et enjouée, autant Rose se montrait grave et réfléchie.

Mais elles avaient toutes deux la même ardeur au travail, le même goût de la perfection.

Elles étaient les élèves préférées de leur maître, et rivalisaient dans son estime sans jamais ressentir cette basse jalousie qui sépare souvent les esprits les mieux doués.

Mme de Fallière passait pour une de ces grandes dames inabordable qui tiennent à distance le commun des mortels. Il y avait du vrai dans cette critique ; mais Mme Petitot, bien que simple bourgeoise, n'eut jamais l'occasion de le constater.

La mère de Lucile se montra à son égard d'une prévenance, d'une amabilité dont elle se trouva tout à la fois honorée et charmée.

Telle fut l'origine de leurs excellentes relations, qui devaient amener l'établissement définitif de Mme de Fallière à Châteauroux.

L'amitié des deux jeunes filles ne pouvait que se resserrer dans l'isolement de la province.

Elles ne restaient jamais deux jours sans se voir. Elles passaient l'après-midi ensemble, à faire de la musique, à dessiner, à peindre.

Elles n'avaient point de secrets l'une pour l'autre.

Le jour même où Pierre Sorlac annonça à sa "petite sœur" qu'elle était aimée du baron de Borianne, Lucile reçut les confidences de son amie.

— J'ai répondu à Pierre, lui dit Rose, que j'estime et que je plains le baron, qui a tant de sujets de chagrin ; mais que ce sentiment n'ira jamais jusqu'à l'amour. Si j'avais pu prévoir sa demande, je lui aurais témoigné moins d'amitié. Combien je regrette de l'avoir pour ainsi dire attiré chez Mme Petitot, pour être agréable à Pierre ! Il est vrai que j'avais le plus grand plaisir à le recevoir, qu'il m'est très sympathique et que nos idées, nos manières de voir en toutes choses ont des concordances singulières.

— Mais cette sympathie, fit observer Lucile, c'est le commencement de l'amour.

— Quelle erreur ! répliqua Rose. Nous est-il donc interdit, à nous autres, femmes, d'avoir de l'amitié pour un homme, de la pure et simple amitié ?

Lucile, qui brûlait d'en savoir davantage, répondit avec vivacité :

— Je crois qu'il me serait impossible, à moi, d'analyser un sentiment de cette nature sans point de comparaison.

Rose ne vit pas le piège.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle.

— Si j'avais une réelle sympathie pour un jeune homme, je ne

pourrais la limiter qu'à la condition d'aimer déjà d'amour un autre jeune homme. Ne serait-ce point ton cas, ma chère Rose ?

Ainsi attaquée directement, Rose ne sut pas se défendre.

Ses larmes avouèrent plus éloquemment que la parole ; oui, elle aimait, et celui qui possédait son cœur le lui demandait pour un autre !

Quand elle eut tout dit, Rose se sentit soulagée. C'est si bon, si réconfortant, de pouvoir confier sa peine à quelqu'un qui vous écoute et qui en prend sa part !

— J'ai tort de m'inquiéter, ajouta-t-elle : ce mariage serait impossible, jamais le comte de Borianne, qui s'est brouillé avec son fils pour une mésalliance, ne consentirait à laisser entrer dans sa famille une enfant trouvée, une Rosita Speranza, si enrichie soit-elle par sa bienfaitrice.

— M. Maxime, fit observer Lucile, n'aurait besoin que du consentement de son père.

— Mais moi, j'exigerais celui de l'intraitable aïeul. C'est mon droit et mon devoir. Du reste, bonne maman ne m'encouragera jamais à cette alliance. Elle a bien vu que j'aime Pierre, et elle sera navrée en apprenant qu'il s'est fait auprès de moi l'avocat de Maxime.

— Alors, dit Lucile, pourquoi te tourmenter ! le cœur de ton Pierre est libre, bien libre, n'est-ce pas ? . . .

— Certainement. Mon grand frère n'est occupé que de ses recherches scientifiques, des travaux de l'usine. Tu ne saurais croire à quel point il se laisse absorber par la science, par les affaires . . .

— Dont tu es jalouse, ce qui est ton droit. Puisque son cœur est vacant, tu le prendras quand tu le voudras bien. Quant au baron, il est trop galant homme pour ne pas renoncer à ta main en apprenant le maigre résultat de sa plaidoirie. Laisse faire le temps, qui arrange toutes choses . . .

— Quand il ne les détruit pas, rectifia Rose. Je connais le caractère de Maxime. Le pauvre garçon est déjà bien attristé par la froideur de son père. Il est revenu de Courlande plus désespéré que jamais. Pierre estime que le vicomte de Borianne est une sorte de maniaque qui a contre son fils des motifs imaginaires d'aversion. Mon refus est capable de pousser Maxime au désespoir ; cette appréhension m'est très pénible.

— Il faudrait, en ce cas, dit Lucile, que ce pauvre baron eut l'esprit aussi faible que celui de son père. Il est jeune, intelligent, énergique ; il surmontera sa peine et te saura gré de ta franchise.

On se souvient qu'à partir de ce jour, Maxime, désespéré du refus de Rose, cessa de venir chez Mme Petitot.

L'attitude de Pierre, son empressement exagéré à le servir, lui donnèrent à penser que ce brave garçon se méprenait sur ses propres sentiments à l'égard de celle qu'il continuait à appeler sa petite sœur.

Il songea à s'expatrier, espérant trouver l'oubli en pays lointain.

Mais Pierre, véritable héros de l'amitié, l'en dissuada et lui facilita même le moyen de revoir Rose chez Mme de Fallière.

Mme Petitot ne tarda pas à l'apprendre.

Elle déjoua ce plan avec le tact et l'habileté d'une mère qui, tout en veillant sur sa fille, tient à ne blesser aucun de ses amis.

Son âge avancé, les faiblesses qui la retenaient des semaines dans sa chambre, lui fournirent des prétextes pour ne plus envoyer Rose que rarement chez Mme de Fallière.

Encore choisissait-elle les jours et les heures où elle savait Maxime au Palais de Justice.

De son côté, Rose ne tarda pas à s'apercevoir que son amie se gardait bien d'éloigner le jeune avocat.

Elle essaya de la confesser à ce sujet ; mais elle n'en obtint aucun aveu.

Lucile était trop fière pour laisser voir le fond de sa pensée. Le baron de Borianne lui plaisait plus qu'elle ne l'aurait voulu ; mais elle était décidée à cacher cette faiblesse, dont elle avait honte.

A ce manège, sa gaieté naturelle se transforma en une mélancolie qui inquiétait Mme de Fallière.

Elle avait été jusqu'alors la plus heureuse des enfants gâtées et maintenant elle faisait l'apprentissage des chagrins qu'on est obligé de garder pour soi et qui vous pèsent de tout leur poids sur le cœur.

Plus habile que Rose à dissimuler sa pensée, se tenant toujours sur ses gardes, elle sut conserver son secret.

Au moins avait-elle comme refuge l'amour de sa mère, qui ne vivait que pour elle et souffrait de la voir si sérieuse et si peu communicative.

Lucile le possédait tout entier, cet amour, et s'appliquait à le mériter par des marques de tendresse, des attentions continuelles.

— Petite maman, lui répétait-elle souvent, en aucun cas, je ne me séparerai de toi. Je n'ai pas besoin de te demander la même promesse, je suis trop sûre de ton affection.

— Merci, ma Lucile, répondait Mme de Fallière ; mais je connais mes devoirs et j'y suis résignée à l'avance. Si tu te mariais, il faudrait bien nous séparer.